

Avant tout, nous devons constater l'immense et légitime succès que vient d'obtenir cette œuvre brillante, une des plus remarquables, sans contredit, qui aient été depuis longtemps représentées à l'Opéra-Comique. Ceci dit, nous analysons rapidement // 2 // cet ouvrage que nous voulons revoir et dont nous aurons à reparler souvent.

Nous n'avons pas la prétention d'apprendre à nos lecteurs que la pièce de MM. Carré et Cormon est tirée d'un roman de sir Walter Scott, et d'ailleurs ce n'est pas la première fois que l'œuvre énergique du célèbre écossais est appelée à défrayer les scènes italienne ou françaises.

Sauf de rares exceptions, les romans que lisaient nos pères étaient bêtes ou graveleux; M. Edmonde y épousait Mlle Elodie; le chevalier \*\*\* y compromettait la comtesse\*\*\*, et c'était tout. Vermoulue dans son passé, tourmentée dans son présent, la société d'alors n'en demandait pas davantage; aussi quand Walter Scott parut, nul n'hésita à comprendre qu'une grande révolution littéraire allait dater de sa venue.

Brisant d'un effort puissant le mur qui nous séparait des générations disparues, cet homme nous initia à la majestueuse grandeur de l'histoire, et bientôt sur ces traces, tout une croisade bruyante se précipita avec enthousiasme vers les régions nouvelles qui semblaient renfermer des mines d'or. Quelques apaisement que le temps et de nouveaux besoins, aient pu mettre dans l'admiration que nous ressentons pour sir Walter Scott, il est certain que son génie ne saurait être sérieusement discuté. Il a créé une manière dont l'ensemble subsistera longtemps encore; il a presque inventé la science de l'archéologie, dont les nombreux bienfaits subsisteront toujours. Seulement le monde a continué de vivre; après s'être désaltéré avec amour dans les sources profanes, il s'est remis en marche, il a cherché des voies plus larges. Nous venions d'étudier l'homme dans l'espace et dans le temps, nous avons voulu l'étudier dans l'éternel mouvement de la pensée. Du fait nous avons passé au caractère, à l'idée. Walter Scott mort, Balzac s'est mis à l'œuvre; et j'ose croire, qu'à moins de rétrograder un peu, c'est ce dernier maître que nous devons suivre à présent.

Cela ne veut pas dire que MM. Cormon et Carré aient eu tort de s'adresser à l'auteur de *Quentin Durward* et de lui faire un de ces emprunts que plus d'un exemple autorise. Sur le terrain de l'opéra comique, les auteurs ont depuis longtemps obtenu ce privilège exceptionnel; ils prennent leur bien où ils le trouvent, et lorsque le public s'est montré satisfait, la critique aurait mauvais grâce à les reprendre en sous ordre pour leur intenter un procès.

Une difficulté plus sérieuse résultait de cet emprunt même. *Quentin Durward* est un roman, c'est-à-dire une narration splendide où se coudoient de grandes figures, Charles-le-Téméraire, le Sanglier-des-Ardenne, Louis de Valois, et par-dessous tout Louis XI! Louis XI, cette gloire méconnue dont Walter Scott lui-même n'a saisi que les aspects inférieurs: Louis XI, ce géant de notre histoire, qui compte pourtant Charlemagne, Henri IV et Napoléon.

Or, une œuvre dramatique n'est pas un récit, c'est une action, la représentation vivante d'événements qui se meuvent, de passions qui s'agitent sous nos yeux. Si le roman séduit par l'analyse réfléchie qu'en fait tout lecteur attentif, le drame ne nous émeut qu'en passionnant nos âmes par la réalité du fait qui s'accomplit violemment devant nous. On comprend que MM. Cormon et Carré avaient encore une tâche énorme à remplir avant de faire passer sur le théâtre la chronique que nous a jadis racontée sir Walter Scott, et c'est pourquoi, sans doute, ils ont commencé par élaguer

de l'intrigue les faits généraux, la déduction morale, et les personnages importants de l'ouvrage original.

Quentin Durward, le blond archer, voyage à la recherche d'une position sociale; chemin faisant, il a rencontré et protégé Isabelle de Croï [Croye], il en est devenu amoureux. C'est sur ces entrefaites qu'il arrive au château de Plessis-les-Tours où il accepte du service et s'enrôle dans les gardes écossaises, afin d'être plus près de la dame de ses pensées. Cette donnée fort simple, on le voit, constitue à peu près le premier acte.

Cependant Philippe de Crèvecœur [Crève-Cœur], ne tarde pas à arriver à la cour du roi Louis; envoyé par le duc de Bourgogne, il vient réclamer Isabelle, à peu près comme Mergy dans le chef-d'œuvre d'Hérold. Seulement l'Isabelle de MM. Cormon et Carré n'a pour son généreux chevalier qu'une estime affectueuse dont celui-ci est loin d'être satisfait. Les préférences de la fière demoiselle, sont pour le simple archer; de la rivalité, jalousie, toutes passions que le vieux et rusé monarque exploitera dans un but politique. Outre de la froideur d'Isabelle, Crèvecœur [Crève-Cœur] s'emporte et tonne devant le roi, qui le chasse de sa présence. Le départ de Crèvecœur [Crève-Cœur], c'est la guerre; Louis XI le sait, Louis XI le veut ainsi; toutes ses mesures sont prises, ce cas échéant.

Le dernier acte se passe sous le couvert des événements politiques qui préparèrent la chute de Charles de Bourgogne et l'agrandissement du beau royaume de France; seulement, tous ces grands faits sont tenus à distance pour ne pas amoindrir les amours de Quentin et d'Isabelle. Notre pauvre écossais tombe avec sa maîtresse entre les mains de son rival; mais comme Crèvecœur [Crève-Cœur] est un noble chevalier, qui a le tort immense de n'être pas aimé, la logique de sa situation parle plus haut que sa colère et c'est lui qui mène à bonne fin le mariage de Quentin et d'Isabelle de Croï [Croye].

Plusieurs personnages épisodiques traversent cette intrigue; les uns pour l'égayer, les autres pour la remplir, et telle est, en substance, le canevas imaginé par MM. Cormon et Carré, au profit de M. Gevaërt [Gevaert], et qui offre au musicien les situations les plus saisissantes.

Nous n'avons pas à rappeler ici les heureux débuts de M. Gevaërt [Gevaert].

Il y a quelques années M. Gevaërt [Gevaert] nous est arrivé de Belgique précédé par une réputation qui lui a ouvert les portes du Théâtre-Lyrique. Un ouvrage en un acte, suivi de deux ouvrages en trois actes nous ont fait assister à une série de triomphes après lesquels la plus grande partie de la critique parisienne n'a pas hésité à saluer en M. Gevaërt [Gevaert] un ensemble de qualités remarquables.

En tête de ces qualités, je mentionnerai pour ma part, un éclat extraordinaire dans la forme. M. Gevaërt [Gevaert] possède toute l'expérience des vieux maîtres; son orchestration est nette, précise et, par-dessus tout, sonore. M. Gevaërt [Gevaert] aime et recherche l'effet; il ressemble beaucoup à Verdi, du moins par cette tendance, car je ne prétends pas assimiler le style de M. Gevaërt [Gevaert] à celui de l'auteur du *Trovatore*. Bref, les partitions de M. Gevaërt [Gevaert] sont toutes sœurs en ce sens qu'on y trouve toujours ce ton brillant qui éblouit l'oreille. Celle de *Quentin Durward* ne fera qu'augmenter le nombre de ces ouvrages heureux qui, dès la première audition ont conquis tous les suffrages.

Dans le grand nombre de morceaux dont se compose l'œuvre musicale de M.

Gevaërt [Gevaert], je dois louer, sans restriction et sans exception la masse entière de cette musique, ferme et accentuée en tout ce qui touche à la facture; la main qui a écrit tout cela, n'a pas eu un moment d'hésitation.

Que si je descends aux mérites plus intimes de certaines phrases, qui m'ont touché davantage par leur expression ou par leur coloris, je citerai d'abord les jolis couplets de Rispah: *M. Tristan est un bon ermite!* la belle mélodie de violon qui sert d'entrée à Quentin, et qui précède la joyeuse cavatine: *Libre et bien portant*. La phrase vraiment trouvée que chante Louis XI dans le trio qui suit: *Baisse la voix et sois prudent!* La ravissant romance à trois temps: *Le voilà qui la couvre*, et par-dessus tout la *Chanson bourguignonne*, en sol, que Couderc a enlevée avec sa verve entraînante.

Le final du premier acte est très beau d'effet; encore que la phrase principale y rappelle un peu celle du chœur villageois de *Joconde*, ce détail est bien vite oublié quand vient la magnifique invocation des soldats écossais: au *Souvenir de la patrie!* Cette prière enthousiaste, qui s'élève comme un hymne, reprise par toutes les masses des chœurs, a électrisé la salle et a dû être répétée aux cris d'un enthousiasme unanime.

Ce premier acte est charmant, plein de bruit, de mouvement, d'éclat. Les costumes bizarres des bohémiens, les danses, les chants de fête des soldats, l'apparition de ce redoutable Louis XI, caché sous le nom et le costume de maître Pierre, la douce figure d'Isabelle de Croï [Croye], les sombres silhouettes de Tristan et de ses terribles compagnons Trois-échelles et.... s'encadrent dans le plus ravissant paysage et forment un spectacle plein d'émotion, d'intérêt, de variété.

Le splendide chœur d'archers écossais buvant « à la partie! » a produit un effet saisissant et c'est une des plus ravissantes morceaux que nous avons entendus. Puis nous sommes transportés dans l'intérieur du château du Plessis-les-Tours. C'est là que nous retrouvons Louis XI, Isabelle, Quentin, qui s'est fait archer de la garde du roi pour être plus près de celle qu'il aime.

Le second acte débute par un air en *si bémol* que chante Isabelle. L'andante à *neuf-huit* et l'allegro en *tempo di Polacca* sont taillés dans la coupe italienne, et ne renferment rien qui nous ait frappé.

Je louerai davantage la ballade en ré, chantée par Lesly et reprise en quatuor; elle est très pittoresque et d'une facture heureuse. La scène de l'ambassade est parfaitement traitée; le grand récitatif de Crève-cœur [Crève-Cœur], les réponses mesurées du roi, prouvent qu'il y a dans M. Gevaërt [Gevaert] une puissance de conception qui peut atteindre aux plus hautes sphères de l'art. Une belle romance à six huit et un duo dramatique, qui a l'inconvénient de retomber un peu trop dans la forme italienne, suivent ce morceau capital. Le second acte se termine par un final en *si majeur* où je dois mentionner un ballet remarquable, qui a déjà fourni un des motifs principaux de l'ouverture; une ballade écossaise, et enfin la grande scène où Louis XI est bravé par Crève-cœur [Crève-Cœur]; le cri: *Montjoie et Saint-Denis!* écrit dans la tonalité sonore de *si bémol* a infiniment de couleur et d'éclat.

Le troisième acte commence par un chœur de soldats, plein de verve, de *crânerie* et d'effet. Le beau cantabile de Crève-cœur [Crève-Cœur]: *Amour, ne trouble plu mon âme!* et surtout la strette à *six-huit*, en sol: *Verse le vin, par qui l'on oublie!* sont au dessus de tout éloge; j'ignore si le sentiment profond avec lequel Faure les a chantés leur a prêté un charme particulier, mais quand la salle en délire s'est levée à ces magnifiques accents dans un mouvement impossible à décrire, j'ai compris que

nous venions d'acclamer une inspiration de premier ordre.

Le quintette en *la mineur*: *Il ment! il ment!* Le duo d'Isabelle et de Quentin, les couplets en *si mineur*: *Accomplissez votre tâche*, le magnifique trio qui sui renferment à des degrés différents de très-grandes qualités, dont toutefois l'effet est légèrement amoindri par la fatigue inévitable que donne une partition si longue. Il n'y a que les riches natures qui se prodiguent ainsi, et à ce compte M. Gevaërt [Gevaert] est plus riche que personne.

Je me hâte, et j'arrive aux artistes qui, certes, ont vaillamment fait leur devoir. Jamais Faure n'a chanté avec un organe plus généreux, plus sympathique; jamais il n'a déployé plus de science et de passion que dans ce rôle de Crève-cœur [Crève-Cœur]. Quel admirable interprète que celui-là! Aussi complet du côté de la voix que du côté du savoir; pouvant atteindre à tous les effets et les réglant par la plus sage inspiration! Encore une fois, quel admirable chanteur!

Jourdan a mis sa belle voix, sa chaleur, sa verve, au service d'un rôle charmant qu'il porte avec une aisance remarquable. Tous les morceaux qu'il a chantés ont été applaudis avec fureur; c'est dire assez, qu'outre leur mérite, celui de l'exécution la plus chaleureuse semblait les relever encore.

Que dire de Couderc, qui a fait du rôle de Louis XI une de ses plus inspirantes créations? Quel artiste aussi, que celui qui sait prendre à la fois le ton inspiré de Shakespeare, et la rondeur entraînant du paysan Jean? qui piaille en fausset les petites infamies de maître Pathelin, et qui murmure les doux aveux de don Henrique de Sandoval? Qui passe des grands airs et des manières élégantes de Louis XV, aux façons hypocrites et sournoises de Louis XI. Et quel réveil que celui de lion, quand il jette sa peau de renard! Quelle transformation magnifique que celle de ce vieillard prudent, qui tout d'un coup se change en roi, et balaie d'un geste la morgue bourguignonne dans la personne de l'envoyé du duc Charles! Certes, si Couderc n'était pas le meilleur comédien de l'Opéra-Comique, il serait encore un des premiers parmi les meilleurs comédiens de Paris.

J'adresse mes plus sincères éloges à Prilleux qui a composé avec beaucoup d'entrain un type de marchand Liégeois; à Barielle qui a vigoureusement dessiné celui d'un vieux batailleur de la garde écossaise; à Beckers et à E. Cabel enfin qui se sont distingués de leur mieux et qui ont su se faire applaudir au milieu de cet important ensemble.

Mlle Boulart, dont la voix trahissait une légère fatigue, a prêté ses grâces et sa distinction au personnage d'Isabelle. Mlle Révilly a su lancer quelques traits d'un excellent comique dans un rôle plus effacé et Mlle Bélia s'est fait remarquer par sa gentillesse.

Pour être juste envers tous, constatons la régularité métronomique avec laquelle les chœurs et l'orchestre ont fonctionné; l'intelligence qui a présidé à la mise en scène compliquée d'un ouvrage aussi important, et enfin la splendeur des costumes et la magnificence des décors qui encadrent dignement une œuvre aussi éminente. Avec de tels éléments le succès ne pouvait être douteux.

**REVUE ET GAZETTE DES THÉÂTRES, 28 mars 1858, pp. 1-2.**

Journal Title: REVUE ET GAZETTE DES THÉÂTRES

Journal Subtitle: Journal des Auteurs, des Artistes et des Gens du Monde. Feuille officielle des Théâtres de la France et de l'étranger.

Day of Week: Sunday

Calendar Date: 28 March 1858

Printed Date Correct: Yes

Volume Number: N°3069

Year: 29<sup>e</sup> année

Series: None

Issue: Dimanche 28 Mars 1858

Livraison: None

Pagination: 1-2

Title of Article: Premières Représentations. Théâtre de l'Opéra-Comique

Subtitle of Article: QUENTIN DURWARD, opéra-comique en 3 actes, paroles de MM. Carré et Cormon, musique de M. Gewaërt [Gevaert]. Distribution: *Quentin Durward*, Jourdan; *Crève-cœur* [Crève-Cœur], Faure; *Louix XI*, Couderc; *Lesly*, Barrielle; *Tristan*, Beckers; *Pavillon*, Prilleux; *le Maugrabin*, Ed. Cabel; *Landry*, Palianti; *Damien*, Coutan; *Isabelle*; Mme Boulart; *Zameline* [Hameline], Révilly; *Rispah*, Bélia. (Première représentation le 25 mars 1858.)

Signature: Henry Boisseaux

Pseudonym:

Author:

Layout: Front page and Internal Text

Cross-reference: None